

synthèse de la
travaux queer
suivie de l'histoire
courte de la
libération gay



S O M M A I R E

page 3: synthèse de la théorie Queer

page 11: histoire courte de la
libération gaie

imprimé au local white path

août 2009

synthèse de la théorie Queer

Transsexuels ? Hommes féministes ou femmes en smoking ? Mais qui sont les Queer (« tordu » en anglais) ? Cet article décrit les contours et les références d'un courant militant qui remet en cause les catégories d'identité sexuelle, genre ou orientation (homos, hétéros...). Ses ambitions : combattre les discriminations sans s'enfermer dans des « prisons identitaires ». Et recentrer la critique de la société sur « l'être » et non plus sur « l'avoir » : « Quelle(s) nature(s) humaine(s) produisent l'hétérosexualité, la concurrence, la croissance, la consommation ? » s'interroge ainsi Stéphane Lavignotte, qui appelle à « queeriser » l'écologie.

La spiritualité postule qu'il faut que le sujet se modifie, se transforme, se déplace, devienne, dans une certaine mesure, jusqu'à un certain point, autre que lui-même pour avoir droit à l'accès à la vérité. –
Michel Foucault

définition

Le terme américain "queer" signifie étrange, louche, de travers. Insulte du vocabulaire populaire équivalent au français "pédé", avec la connotation de "tordue", queer s'oppose à "straight" (droit) qui désigne les hétérosexuels. Ce courant de pensée militant (Queer Theory) né dans les années 1990 remet en cause les catégories d'identité sexuelle : identités de genre (homme et femme) et d'orientation sexuelle (hétérosexuelle et homosexuelle). Le queer ne se limite pas à combattre les inégalités ou les dominations entre ces catégories – l'homophobie ou le patriarcat – mais remet en cause l'existence même de ces catégories.

Origines

La première filiation est celle des transgenres, ou personnes vivant – avec ou sans opération – un genre différent de celui assigné par la société au regard de leur sexe biologique . Des récits défrayent la chronique : Chevalier d'Eon au XVIIIe siècle, Herculine Barbin au XIXe siècle et Christine Jorgensenn dans les années 60. Des scientifiques, à partir des années 50, défendent la possibilité de cette "réassignation sexuelle" : Harry Benjamin, Richard Green ou John Money. Ce dernier invente le terme de "gender" : genre, sexe social non réductible au sexe biologique.

La seconde filiation est l'œuvre de Michel Foucault, et son "Histoire de la sexualité" (1976), relue aux Etats-Unis avec celles de Derrida, Deleuze et Guattari sous l'appellation de French Theory. En rupture avec les héritiers de Wilhelm Reich, Foucault affirme que la question sexuelle est moins un problème de répression que celle d'un

Lent mouvement – par un ensemble de dispositifs de discours et de savoirs, de la généralisation de la confession par les églises au XVIe siècle jusqu'à la création des catégories médicales au XIXe siècle – qui inscrit au fil des siècles des catégories homogènes dans les corps : l'hétérosexualité d'un côté et les "anormalités" de l'autre : homosexualité, zoophilie, nymphomanie, etc. Le terme homosexualité est créé en 1870, précédant de peu celui d'hétérosexualité. La troisième source est la pensée de Monique Wittig, écrivaine, lesbienne, constructiviste matérialiste, figure du mouvement de libération des femmes, exilée en 1976 aux Etats-Unis. En 1978, Monique Wittig conclue une conférence sur " la pensée straight " par ces mots : " Il serait impropre de dire que les lesbiennes vivent, s'associent, font l'amour avec des femmes car la-femme n'a de sens que dans les systèmes de pensée et les systèmes économiques hétérosexuels. Les lesbiennes ne sont pas des femmes ".

N a i s s a n c e e t p r o l i f é r a t i o n

En 1990, les militants de Queer Nation, issus d'Act Up New-York, investissent les grands magasins ou les cafés " straight " au cri de " We are Queer, we are here, get used to it ". Le Queer accuse le mouvement gay de " libération " et d'égalité des droits de s'enfermer dans une " identité gay " intégrée dans l'hétéronorme, à son tour normalisante, stigmatisant ses propres anormaux : transgenres, folles, prostituées... En dehors d'auteurs comme David Halperin ou Didier Eribon théorisant ces débats du mouvement gay, la Queer Theory – aussi appelée post-féministe – naît surtout des violentes polémiques qui secouent le mouvement féministe américain dans les années 80 : l'engagement d'une partie du mouvement féministe au côté des censeurs de la pornographie ; le féminisme – blanc, issu des classes moyennes – accusé par les féministes noires et chicanos de nier les dominations de classe qui le traverse ; les attaques de féministes

contre les lesbiennes et les transgenres. S'opposent un courant "essentialiste" - la féminité comme essence naturelle invariante - et les constructivistes ("social-constructivist") puis les adeptes de la French Theory, réunissant les plus politiques des gays, lesbiennes, transgenres et féministes des minorités. Ils utilisent "la notion de gender comme outil théorique pour conceptualiser la construction sociale, la fabrication historique et sexuelle". En 1990 Judith Butler publie "Gender Trouble", naissance théorique du Queer. Se revendiquent aussi de cette mouvance : aux Etats-Unis, Theresa de Laurentis, Donna Haraway, Judith Halberstam ; en France, Marie-Hélène Bourcier, créatrice du groupe Le zoo ; et entre les deux pays Beatriz Preciado. Le Queer mêle histoire, études de la littérature, sociologie, anthropologie, psychanalyse, philosophie et même théologie.

A p p O r t s

- Les termes "femmes", "hommes", l'orientation sexuelle recouvrent des réalités tellement relatives dans le temps et dans la diversité des sociétés qu'ils n'ont pas de sens sur le long terme. En faisant appel à l'histoire, David Halperin démontre par exemple que l'homosexualité dans la Grèce antique n'a rien à voir avec l'homosexualité moderne. L'anthropologie fournit de multiples exemples - indiens d'Amérique du nord, tribus d'Afrique, etc. - où les jeux et rôles sexuels brouillent nos repères habituels. Les théoriciennes du Queer mettent en avant le cas des nouveaux nés "intersexes" qui présentent à la naissance les organes des deux sexes, ou un sexe atrophié ou un sexe en contradiction avec leur chromosomes et que les médecins réassignent à un sexe par des opérations chirurgicales.

- Le genre n'est pas la conséquence du sexe biologique mais le résultat d'un " faire " de chaque instant. (Judith Butler - en partant de l'exemple de la Drag Queen)

- (...) utilise les termes de performance et de performativité. Une parole performative (cf. Austin) est une énonciation qui fait exister ce qu'elle dit - "La séance est ouverte" ou en l'occurrence "tu es un garçon", "tu es une fille" - ,le genre s'inscrivant d'abord dans un individu par toutes les façons de le lui dire. Chaque individu, en soutenant en permanence une multitude de gestes, de façon de réagir, de parler, joue une performance qui fait exister son genre. Beatriz Preciado écrit : "(L'hétérosexualité), loin de surgir spontanément de chaque corps nouveau-né doit être ré-inscrite ou ré-instituée à travers des opérations constantes de répétition et de ré-citations des codes (masculins et féminins) socialement investis comme naturels."

- Le Queer multiplie les nouvelles identités "anormales" par des performances, des performativité de sujets parlants, qui se nomment eux-mêmes en retournant les insultes en fierté : "lesbiennes féministes et agressives, tapettes mystiques, fantasmeurs, drag queens et drag kings, clones, cuirs, femmes en smoking, femmes féministes ou hommes féministes, masturbateurs, folles, divas, snap !, virils, soumis, mythomanes, transexuels, wannabe, tantes, camionneuses, hommes qui se définissent comme lesbiens, lesbiennes qui couchent avec des hommes... et aussi tout ceux qui sont capable de les aimer, d'apprendre d'eux et de s'identifier à eux " .

- L'approche Queer refuse l'enfermement de ces nouveaux sujets dans de nouvelles prisons identitaires qui pourraient perdurer dans le temps mais refuse également l'illusion du grand soir révolutionnaire de l'abolition des genres, comme le défendent Christine Delphy ou Monique Wittig. Le queer défend des " identités stratégiques ", identités temporaires, " écarts, imbrications, dissonances, résonances, défaillances ou excès " , lieux de ressources politiques, " sites potentiellement privilégiés pour les critiques et l'analyse des discours culturels " . David Halperin écrit : " C'est à partir de la position marginale occupée par le sujet Queer qu'il devient possible d'apercevoir une multitude de perspectives pour repenser les relations entre les comportements

sexuels, les identités érotiques, les constructions du genre, les formes de savoir, les régimes de l'énonciation, les logiques de la représentation, les modes de constructions de soi et les pratiques communautaires - c'est à dire pour réinventer les relations entre l'amour, la vérité et le désir " .

Débats, limites, ouverture

Les féministes restées attachées à la lutte contre le patriarcat plutôt que contre l'hétéronorme font feu de tout bois contre le Queer. Assimilé au développement des bars, du piercing, de l'industrie de la chirurgie esthétique et du changement de sexe, de l'industrie du porno et des jouets sexuels, le Queer ne serait qu'un allié du libéralisme. En inventant des formes de lesbianismes ayant des traits apparents de la masculinité - lesbiennes butch par exemple - le Queer serait purement et simplement une rédiction à l'ennemi héréditaire masculin. Cherchant des dérivations plutôt que la révolution, le Queer est accusé de trahison à la radicalité.

D'un point de vue écologiste, on pourrait critiquer la fascination d'une partie des théoricienNEs du Queer pour les technologies - utilisation des hormones, de la chirurgie pour modifier les corps, thèmes du cyborg - qui fait l'économie d'une critique du système technicien et pointer le risque d'un activisme du " faire " - changer de genre comme on change de chemise - qui rejoint le discours du libéralisme sur l'impératif pour l'individu de s'adapter en permanence. Une critique intégrée par Judith Butler qui insiste sur la force d'inertie des corps, une invention de soi qui ne sait jamais ce qui est inventé. En revanche, en plus d'un activisme de minorité active, le Queer a l'énorme qualité de recentrer la critique de la société sur " l'être " plutôt que sur " l'avoir " dans une vision non-naturaliste - et même révolutionnaire - de " l'être ". Au-delà des questions de genre, le Queer ouvre à nouveau les débats de l'origine de l'écologie entre " naturalisme conservateur " (Hainard) et " naturalisme subversif "

_par Stéphane Lavignotte

Journaliste, militant écologiste.

En plus des ouvrages cités en note, voir aussi : Didier Eribon, ed. L'infréquentable Michel Foucault, Epel, 2001. Revue Descartes n°40, Queer : repenser les identités, PUF, 2002



HISTOIRE

COURTE

DE LA

LIBÉRATION GAI

C'est tranquillement après la "Deuxième guerre mondiale" que la "minorité homosexuelle" a senti l'importance de s'organiser politiquement, pour se défendre contre l'homophobie et la persécution qu'elle subissait de la part des États. La bataille s'est alors déroulée en deux phases plus ou moins séparées, d'abord avec le "mouvement de libération gaie", dans les années 70, et ensuite avec "le mouvement pour les droits des gais et lesbiennes" dès les années 80, qui prédomine encore aujourd'hui.

L'ÉPIsODE STONEWALL

Bien que des noyaux existaient déjà aux États-Unis (Mattachine Society, Daughters of Bilitis), en France (revue Arcadie) et ailleurs, le mouvement gai devait véritablement faire son coming-out en "juin 1969", au cours des célèbres émeutes qui explosent à New York autour du bar "Stonewall In".

Fréquenté surtout par des drag queens porto-ricaines et des lesbiennes, cet établissement du quartier Greenwich Village fait l'objet en cette soirée du 28 juin d'une énième descente policière. Or pour les clientes, c'est une descente de trop. Le bar et les rues autour s'embrasent, des policiers sont pris en otage et un flot continu de bouteilles déferle sur les quelques 400 policiers, qui doivent affronter pendant deux jours plus de 2000 émeutiers déterminés.

À partir des émeutes de Stonewall, la poignée de militants de la cause homosexuelle qui existait se mutent en une armée d'activistes, qui vont bientôt frapper dans tous les pays occidentaux.

LE "FHAR" EN FRANCE

En France, les tenants de la libération gaie frappent pour la première fois au début de l'année 1971. Regroupés au sein du burlesque Front homosexuel d'action révolutionnaire (FHAR), ils interrompent avec succès une tribune de radio, qui porte en ce 10 mars 1971 sur le thème: « L'homosexualité, ce douloureux problème »... Le gros du commando est alors constitué de lesbiennes, dont parmi elles de nombreuses militantes féministes et notamment l'écrivaine Monique

Wittig. Au fil des mois toutefois, le FHAR comporte une composante masculine en croissance constante.

L'auteur de l'Anthologie de l'anarchisme, Daniel Guérin, compte entre autres parmi les nouveaux membres. Il cadre d'ailleurs parfaitement avec l'esprit libertaire qui règne dans le groupe. "Démocratie directe" et "rejet du vedettariat" font en effet partie de leur culture politique. Enfants de Mai 68, les membres du FHAR ressentent un vif besoin de vivre leur idéologie au concret. Des sommités comme Guérin ou Françoise d'Eaubonne iront ainsi jusqu'à se déshabiller en pleine assemblée générale, pour vivre jusqu'au bout leur discours sur la libération du corps.

La présence de plus en plus hégémonique des hommes au sein du FHAR, ajoutée à la « dérive libidineuse » de ces derniers, vont finir par pousser les femmes à s'organiser entre elles. Un schisme se produit ainsi et les lesbiennes radicales forment à l'invitation de Monique Wittig, le groupe des Gouines rouges, qui tombera plus ou moins dans l'orbite du Mouvement de libération des femmes (MLF).

AU QUÉBEC: UN FRONT DE LIBÉRATION HOMOSEXUELLE

La vague libérationniste déferlait sur tout l'Occident et le Québec n'allait pas y échapper. La première association d'homosexuels à voir le jour au Québec est précisément le Front de libération homosexuel (FLH), né en mars 1971. Le simple fait de choisir le terme « front » en guise de nom de groupe traduit à lui seul l'esprit radical qui plane alors au-dessus du jeune regroupement. Le nom est d'autant plus audacieux que le Québec se remet à peine du traumatisme engendré cinq mois plus tôt par la Crise d'octobre, qui avait vu un autre front -le Front de libération du Québec- multiplier les kidnappings et autres coups d'éclat.

Hasard ou pas, c'est d'ailleurs lors d'une marche anti-Canada, le 1er

juillet 1971, que le Front de libération homosexuelle fait sa première sortie publique, en y formant un contingent homosexuel. Un des membres du groupe, Denis Côté, s'adresse alors à la foule réunie dans un parc, et déclare que la libération du Québec se ferait avec la collaboration de tous et qu'il fallait se libérer soi-même avant de libérer le Québec...

Fort d'une trentaine de membres au début, la formation politique passe rapidement à près de 200 personnes, une progression qui se répercute toutefois sur la composition idéologique du FLH. Ceux qui cultivaient une vision plus globale et politique deviennent si minoritaires dans le FLH, qu'ils préférèrent quitter ses rangs. En août 1972, la jeune organisation se saborde, écrasée qu'elle est sous le harcèlement policier.

Pensée radicale

Au Québec, en France et ailleurs, le marxisme a la cote chez les partisans de la libération gaie. Leur imaginaire est envahi des termes révolutionnaires et marxistes, mais auquel s'ajoute une touche de dérision qui les distingue de la rigueur des marxistes-léninistes conventionnels. Ce slogan chanté par les Gouines rouges illustre bien le double esprit qui caractérise le mouvement:

« A bas l'ordre bourgeois/ Et l'ordre patriarcal/ A bas l'ordre hétéro/ Et l'ordre capitalo/ Nous les gouines, les lesbiennes/ Les vicieuses, les infâmes/ Nous aimons d'autres femmes/ Nous briserons nos chaînes/ Ne rasons plus les murs/ Aimons-nous au grand jour » (Martel, 1996, p.55).

La désinvolve caractéristique des radicaux gais tirait peut-être son origine de la position particulière qu'ils occupaient dans le mouvement marxiste de l'époque. Alors que les autres radicaux en appelaient à la fin de l'oppression dans l'usine, dans le tiers-monde et dans la société en général, le discours des homosexuels ciblait quant à lui spécifiquement l'oppression exercée dans les chambres à coucher. Les uns occupaient donc le domaine public, les autres le domaine privé. Le fossé prit parfois des dimensions problématiques.

L'auteure Margaret Cruikshank prétend entre autre dans son ouvrage "The gay and lesbian liberation movement", que « la libération gaie ne pouvait pas être complètement assimilée par la gauche (...) étant donné sa forte nature chaotique. En plus, la libération gaie tend à promouvoir un haut degré d'individualisme du fait évidemment qu'elle s'est alimentée à même des expériences privées qui ont conforté l'impression d'être différent des autres ». La cause sexuelle (et la cause féministe dans une moindre mesure) se transforma par conséquent en sujet de discorde, au point qu'elle précipita parfois la rupture au sein de groupes marxistes. En France par exemple, le mouvement "Vive la Révolution" (tendance maoïste-libertaire...), en vint à sa dissolution totale, après qu'une édition spéciale de leur journal d'opinion, portant sur l'homosexualité et appuyé vivement par un porte-étendard du mouvement (Jean-Paul Sartre), leva un tonnerre de mécontentement, notamment chez les syndicalistes ouvriers.

Mis à part de tels épisodes, les années libérationnistes demeurent une époque de grande convergence. Alors que la solidarité apparaissait parfois comme allant de soi, notamment entre les mouvements gai et féministe, elle se montrait d'autres fois plus surprenante. Dans son "Gay Manifesto" paru en 1970, l'Américain Carl Wittman appelait ainsi les autres homosexuels à soutenir la lutte des femmes, des hippies, des blancs radicaux, mais également la libération des latinos et des noirs américains, dont le discours pouvait pourtant tendre vers le machisme à l'occasion.

Tel un jeu de boomerang, les autres mouvements de libération se rangeaient à leur tour derrière le combat des homosexuels. Huey Newton, leader des Black Panthers, exprima en ces mots sa solidarité avec la cause gaie :

« Nous le savons tous bien, notre première impulsion est souvent de vouloir mettre notre poing dans la figure des homosexuels, et de vouloir qu'une femme se taise... Nous devons perdre ces sentiments d'insécurité (...). Ils (les gais) sont peut-être la couche la plus opprimée au sein de cette société... Le Front de libération des femmes et le Front de libération des homosexuels sont nos amis.» (Martel, 1996, p.55)

Questionnement identitaire

Si la révolution telle que voulue par les activistes gais renvoyait en premier à une rupture socio-politique, un important volet identitaire y était néanmoins attaché. La déconstruction des identités homo/hétéro et homme/femme était donc déjà à l'ordre du jour à l'époque, quoique beaucoup moins mise de l'avant qu'elle ne le sera dans les années 80 et 90. C'est dans les faits une critique identitaire chancelante qui prévalait alors. Tout en dénonçant la colonisation psychologique que le pouvoir hétérosexuel faisait subir aux homosexuels («We are children of straight society. We still think straight: that is part of our oppression» [Blasius et Phelan, 1997, p.380-388]), Carl Wittman n'en recourait pas moins à une grille foncièrement identitaire lorsqu'il prêchait en faveur de la création d'un territoire distinct pour les homosexuels, ainsi que des institutions et des médias distincts.

C'est probablement les lesbiennes qui mirent la plus grande emphase sur la déconstruction des catégories, et ce n'est pas l'effet du hasard. D'abord, les militantes lesbiennes étaient au prise avec un constant dilemme, qui les obligeait à questionner sans cesse leur identité: devaient-elles militer en premier lieu comme homosexuelle, ou comme femme? Ensuite, la peur classique portée par le mouvement féministe d'être étiqueté de lesbiennes enragées par les hommes, incita de nombreuses homosexuelles féministes à prendre leur distance face à la catégorie "lesbienne". Autant le mot que le concept représentaient aux yeux de ces dernières une création du pouvoir patriarcal, un pouvoir qui utilisait le qualificatif de "lesbienne" pour rasseoir toute femme qui osait se lever.

Monique Wittig comparait par exemple l'évolution des termes « femme » et « esclave », et dénonçait que l'émancipation des femmes ne se soit pas traduite par la mise au rencard de la réalité « femme », comme l'émancipation des noirs s'était jadis répercutée par l'abandon de l'appellation « esclave » au sein de la population noire. Une autre

raison justifiait par ailleurs la désintégration du concept de femme –et du concept d'homme par extension: les frontières rigides du masculin/féminin auraient représenté pour l'individu un déni total de sa liberté et auraient freiné son épanouissement personnel. Pour être en harmonie avec sa personnalité profonde, pour être une personne la plus authentique et la moins censurée possible, il fallait selon les lesbiennes radicales, non pas réformer les identités de genre, mais les abolir complètement.

Un virage vers l'intégration

Figure centrale du FHAR, la française Françoise d'Eaubonne envisageait ainsi en 1971 le futur de la libération gaie: « Vous dites que la société doit intégrer les homosexuels, moi je dis que les homosexuels doivent désintégrer la société » (Martel, 1996, p.25).

Mais vers la fin des années 70, le contexte change, et ce radicalisme qui avait tant marqué jusque là les mouvements sociaux – ceux des noirs, des femmes, des habitants du tiers-monde et d'autres – s'estompe peu à peu. Le mouvement gai ne fait pas exception.

Au mouvement de libération gaie succèdera donc le mouvement pour les droits des gais, un mouvement dit « intégrationniste ». Les cibles changent et les moyens de les atteindre aussi. Les nouveaux militants, souvent des professionnels en communication ou en droit juridique, ne réclameront plus l'abolition du capitalisme sauvage, de l'« hétéropatriarcat » et autres structures sociales qu'ils abhorraient. Désormais, les revendications seront davantage pragmatiques et tournées vers les besoins d'une communauté désireuse de s'intégrer au reste de la société: obtention d'un accès égal à l'armée, à l'institution du mariage et à l'homoparentalité.

Ce ne sera pas pour autant la mort d'un militantisme plus confrontationnel et politique. L'émergence de mouvements comme Act-Up, Queer Nation et The Lesbian Avengers dans les années 90, ou encore les Panthères roses au début du 21^e siècle marque le début d'une nouvelle ère.

Bibliographie

Monographie

Blasius, Mark et Shane Phelan (ed.). We are everywhere. A historical sourcebook of gay and lesbian politics. New York : Routledge, 1997.

Cruikshank, Margaret. The gay and lesbian liberation movement. Londres : Revolutionary thought/ radical movements, 1992.

Katz, Jonathan. L'invention de l'hétérosexualité. Paris : EPEL, 2001.

Martel, Frédéric. Le rose et le noir : les homosexuels en France depuis 1968. Paris : Éditions du Seuil, 1996.

Périodique

“Dossier anniversaire : dix ans de militantisme gai”, Le Berdache, no 20, mai 1981.

GO ON :

<http://pantheres-roses-nanceenes.over-blog.com/>



LA GRIFFE

EDITIONS



Le photocopillage tue l'industrie du livre ;

le plus tôt sera le mieux !

2009. LA GRIFFE EDITIONS